

[Texte]

Mr. King: I have a supplementary. On at least two instances, constituents have come to me in great fear. In one case, the person was a victim of a serious crime for which the inmate was discharged on parole without his knowledge. I believe that, if the victim of the crime had at least been notified, he would maybe make some arrangements for additional security for his own personal safety. It would at least have the effect that, if the victim was aware of the inmate's discharge, I think it would be a step in the right direction.

Prof. Hill: Perhaps what I am saying is that, in those particular instances, the same could be accomplished by writing to the victim or contacting him to say that the offender was to be released, that his plan was to live in this particular community, and to ask whether the victim has any concerns with regard to his safety.

I do not see anything wrong with it, and I think it is a legitimate undertaking for the National Parole Board to make in its investigation prior to the parole hearing. I am saying that I would be opposed to a situation where the victim, who may not, for example, in a break-and-enter case, have any great emotional concern other than the feeling of victimization, would have to attend a hearing, have a face-to-face confrontation and then feel, again, that it is an adversarial process where one side or the other wins or loses.

Mr. King: But notification is not now taking place. There should be some mechanism, I believe, in place to provide for it.

The Chairman: We touched on it once before, Mr. King. I think it has been well addressed. I do not think there are any further questions. I would like to thank Professor Hill for appearing before the committee.

• 1635

Our next meeting will be held on November 6, at 3.30 p.m. in this particular room. We are adjourned until that time.

[Traduction]

M. King: J'ai une question complémentaire. Au moins à deux occasions, des électeurs sont venus me faire part de leur grande peur. Dans un cas, il s'agissait de la victime d'un crime grave dont le coupable avait été libéré conditionnellement sans qu'elle le sache. Je crois que si, pour le moins, la victime du crime avait été avertie, elle aurait pu prendre certaines dispositions supplémentaires pour assurer sa sécurité personnelle. Avertir la victime de la relaxation serait, à mon avis, la moindre des choses.

M. Hill: Dans ces cas particuliers, le même résultat pourrait être obtenu en écrivant à la victime ou en la contactant pour l'informer de la relaxation du délinquant, de son intention de se réinstaller dans cette communauté, et de lui demander si elle a des craintes pour sa sécurité.

Je n'y vois pas du tout d'objection, et je pense qu'il serait tout à fait légitime que la Commission nationale des libérations conditionnelles fasse de genre d'enquête avant l'audition des libérations. Je dis simplement que je m'opposerais à ce que la victime, disons, d'un cambriolage, n'ayant pas d'autre véritable traumatisme que celui d'une victimisation, participe à l'audition, à une confrontation face à face, et ait de nouveau le sentiment d'une épreuve de force, avec un vainqueur et un vaincu.

M. King: Il reste que les victimes ne sont pas averties. À mon avis, il devrait y avoir un système le permettant.

Le président: Nous avons déjà abordé cette question, monsieur King. Je crois que nous en avons fait le tour. Je ne pense pas qu'il y ait d'autres questions. J'aimerais remercier le professeur Hill d'avoir répondu à notre invitation.

Notre prochaine réunion aura lieu à 15h30, le 6 novembre, dans cette même pièce. La séance est levée.